

Rencontre avec Alexandre Serres, co-responsable de l'URFIST

Propos recueillis par Alain Le Flohic le 17 février 2008

Alexandre, tu es l'un des responsables de l'URFIST et maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication

Oui, j'ai été recruté en 2002 comme maître de conférences (après une thèse sur les origines d'Internet) et je suis donc l'un des deux co-responsables de l'URFIST (Unité Régionale de Formation à l'Information Scientifique et Technique) de Bretagne-Pays de la Loire, avec ma collègue Marie-Laure Malingre, conservateur des bibliothèques. Les URFIST (il y a sept URFIST en France) sont des petites structures de formation, animées généralement par un tandem enseignant-chercheur / conservateur des bibliothèques et gérées par une secrétaire. A Rennes, nous sommes trois personnes, plus un moniteur informatique.

En deux mots, l'URFIST offre différents services (formations, supports, conseils, etc.), prioritairement pour trois types de publics : les personnels des SCD (Services Communs de Documentation), les doctorants et étudiants de Master, les enseignants universitaires. A Rennes, nous avons la particularité d'avoir largement ouvert nos stages et nos interventions aux enseignants-documentalistes du secondaire.

Enfin, nous venons de changer récemment notre site web (en passant à un site « dynamique ») et j'invite les enseignants-documentalistes qui veulent en savoir plus sur nous à aller le consulter sur : <http://www.uhb.fr/urfist/>

Tu as participé aux travaux sur le curriculum documentaire. Peux-tu nous rappeler l'objectif de ce travail et sur quoi il peut déboucher ?

J'ai en effet participé depuis quelques années à différents travaux sur ce qu'on appelle la « didactique de l'information », terme certes controversé et problématique, mais que l'on peut résumer par l'ensemble des travaux et réflexions sur les contenus d'enseignement et de formation à la « maîtrise de l'information ». Par exemple, les travaux au sein de la FADBEN sur les « notions essentielles » en information-documentation, dont le résultat a été publié dans le Médiadoc de mars 2007^[1]. J'ai présenté ce travail dans une intervention l'an dernier au Cercle de réflexion des enseignants-documentalistes de Bretagne (la transcription de cette intervention doit être disponible sur Phare Doc).

Plutôt que de parler de curriculum, je préfère parler de « corpus didactique », de travail sur les notions, les savoirs info-documentaires. Nous ne sommes pas encore vraiment à l'étape du curriculum documentaire, qui impliquera une véritable mise en progressivité des savoirs informationnels selon les niveaux, non seulement scolaires, mais aussi les niveaux « réels » d'usages informationnels.

Pour résumer les objectifs de ces travaux sur les contenus de formation, il faut, selon moi, les référer à la question des finalités et des enjeux d'une formation à l'information. Il s'agit de recentrer la formation des élèves et des étudiants (en matière de culture informationnelle), sur les notions, les savoirs, les concepts, etc., de l'information afin de répondre à un enjeu essentiel : la nécessité de fournir aux élèves des clés de compréhension du monde des réseaux, plutôt que les seules « habiletés » et méthodologies informationnelles. Autrement dit, s'il faut, de toute évidence, continuer à former les élèves et les étudiants aux méthodologies de l'information (savoir chercher, savoir identifier, évaluer, exploiter, produire, etc., de l'information), cette formation passera de plus en plus par la maîtrise des notions stables de l'information-documentation, la compréhension des principes de base, la connaissance des outils de recherche, etc., et non pas par les seules procédures techniques, les seules méthodologies.

On peut voir le travail sur les contenus didactiques, qui a été lancé dans l'enseignement secondaire notamment par Pascal Duplessis et Ivana Ballarini, comme une évolution, voire une réaction à certains effets pervers du « modèle des compétences » (dont Pascal Duplessis a fait une critique très pertinente^[2]), modèle qui a eu son intérêt il y a plusieurs années, mais dont on voit mieux les limites aujourd'hui : si l'on prend l'exemple du B2i, l'accent est mis sur les savoirs

procéduraux, les savoir faire, qui sont les plus faciles à observer et à évaluer, il s'agit d'une approche « déclarative » (du type « l'élève sera capable de... »), voire « auto-déclarative », puisque désormais c'est l'élève lui-même qui « déclare » ses compétences, dont l'acquisition elle-même n'est pas garantie par une véritable formation et dont la validation reste problématique. En recentrant la formation info-documentaire sur les savoirs informationnels, les notions abstraites, la terminologie, etc., nous sommes sans doute à contre-courant d'un certain nombre de tendances dominantes (aussi bien institutionnelles, professionnelles que sociétales d'ailleurs !), mais nous essayons simplement de renverser l'ordre des priorités et de mettre au premier plan, dans le triptyque des compétences (un ensemble de savoirs, savoir faire et savoir être), les savoirs théoriques, trop souvent sacrifiés sur l'autel des savoirs procéduraux, des « recettes techniques », et aussi de la pression des élèves eux-mêmes.

Pourquoi donner la primauté aux savoirs de l'information, alors qu'il ne s'agit nullement de former des spécialistes de la recherche d'information ? Je vois au moins deux raisons :

- d'abord parce que les élèves actuels, ceux qu'on appelle la « digital generation », seront, sont déjà pour la plupart, beaucoup plus avancés dans les savoir faire « informationnels » (ou plutôt informatiques) que bien des enseignants-documentalistes ! La « fracture générationnelle » dans les usages d'internet, dans la maîtrise procédurale des outils numériques, ira en s'accroissant. Une formation à la maîtrise « procédurale » des outils reste encore nécessaire à l'université, pour de nombreux étudiants. Mais il est évident que l'appropriation par les élèves des outils numériques, dont les interfaces ne cesseront pas de se simplifier, sera encore plus développée dans quelques années. En revanche, rien, dans cette évolution, ne garantit que la « digital generation » comprenne mieux ces outils, sache vraiment sur quels principes ils reposent, etc. Et je vois là une source importante « d'aliénation » par la technique, au sens où le définissait Gilbert Simondon, grand philosophe de la technique : « *La plus forte cause d'aliénation dans le monde contemporain réside dans cette méconnaissance de la machine, qui n'est pas une aliénation causée par la machine, mais par la non-connaissance de sa nature et de son essence* »^[3]. Pour moi, le recentrage sur les notions et savoirs informationnels (mais aussi informatiques !) s'inscrit dans cette préoccupation plus globale.
- ensuite, parce que si les outils et les interfaces ne cessent pas, précisément, d'évoluer, sous le règne de « l'innovation permanente »^[4], les notions, les concepts, les principes, les schèmes de fonctionnement, etc., eux, restent stables ou s'enrichissent progressivement. Si l'on regarde les folksonomies par exemple (l'indexation par tags), elles n'ont rien inventé en matière d'indexation puisqu'on retrouve là, d'une certaine manière, les anciennes pratiques d'indexation libre en langage naturel, apparues avant les langages documentaires ! Et il est beaucoup plus important, me semble-t-il, de bien expliquer aux élèves (et aussi aux étudiants) ce qu'est vraiment l'indexation, de montrer ses différentes facettes, plutôt que de se contenter de les former... à quoi d'ailleurs ? A la pratique (complètement intuitive) des tags ? Alors que la génération du web 2.0 pourra bientôt en remontrer aux enseignants, en matière de libre indexation par tags ! On voit bien ici le rapport paradoxal entre savoir faire intuitifs et compréhension des concepts.

Ainsi, derrière la question des contenus didactiques, du curriculum, du recentrage sur les savoirs, etc., il y a plusieurs questions imbriquées et essentielles : celle des finalités de la formation (en vue de quoi voulons-nous former la « digital generation » ?), celle de l'adaptation aux usages et aux savoirs réels des jeunes (sur quoi se fera l'apport des enseignants-documentalistes dans quelques années face à des jeunes internautes de plus en plus expérimentés ?), celle de la systématisation et de la progressivité de la formation, etc.

Tu as été toi même documentaliste en collège et en lycée ; comment vois-tu, en référence à ces travaux, l'évolution du métier de documentaliste dans le secondaire ?

Lors de mon expérience d'enseignant-documentaliste de lycée et de collège, pendant quatre ans, j'ai toujours été frappé, comme beaucoup de collègues, par la contradiction, vécue très concrètement, entre les deux facettes du métier : d'un côté, on classe, on range, on indexe, on prête..., de l'autre côté, on forme, on « enseigne » autant que faire se peut un certain nombre de

savoirs et de méthodes. Vieux débat, que le flou des circulaires de mission n'a pas clairement tranché, selon moi. Et dont les enseignants-documentalistes eux-mêmes ne sont toujours pas sortis... Or, tous les travaux actuels (sur la didactique de l'information, sur une éducation plus systématique à l'information « de la maternelle à l'université », etc.) plaident à l'évidence pour une orientation clairement « pédagogique » du rôle des enseignants-documentalistes, plus enseignants que documentalistes. Sans doute faudra-t-il bien, un jour ou l'autre, trancher cette question récurrente, autour de laquelle tourne la profession depuis des années. Personnellement, je me demande s'il ne faudrait pas aller progressivement vers deux métiers distincts : d'une part des documentalistes, spécialistes de la gestion des ressources documentaires des établissements, d'autre part des enseignants à part entière, spécialistes de la culture informationnelle, dans une acception plus large, intégrant notamment la formation à l'information-documentation, aux technologies de l'information et de la communication et aux médias. Ce que certains chercheurs américains appellent la « trans-literacy », pour désigner l'ensemble des savoirs et des compétences liées aux outils, aux méthodes et aux médias de l'information, pour dire vite. La réflexion menée au sein d'associations comme l'EPI est, à cet égard, très intéressante, sur la nécessité d'un enseignement plus fondamental, consacré aux « TIC ». Il faudrait y ajouter l'éducation aux médias d'une part et l'éducation à « l'info-doc » d'autre part. Mais il me semble qu'à force de ne pas vouloir sortir la profession de ce vieux dilemme entre « gestion » et « enseignement » de l'information (déjà pointé par Gérard Losfeld dans les années 90), la « crise d'identité » (quasi-existentielle !) des documentalistes risque de s'aggraver.

Dans l'attente de cette clarification à venir, le travail didactique en cours est une étape indispensable et le travail fait par la FADBEN et plusieurs enseignants-documentalistes autour des notions info-documentaires montre déjà ce qu'il est possible de faire, dans le cadre institutionnel actuel[5].

Tu participes à la formation des formateurs des étudiants à la recherche de l'information, quels sont les manques repérés dans la formation des étudiants ?

Avant de parler des manques dans la formation des étudiants à la recherche d'information, il faut parler des manques dans les usages et les connaissances des étudiants eux-mêmes. Or ces manques sont à la fois nombreux et difficiles à cerner. Les usages informationnels des étudiants sont encore assez hétérogènes, selon les classes d'âge, les filières, les origines, etc. On perçoit cependant assez nettement des tendances dominantes, que montrent aussi bien la plupart des enquêtes que l'expérience du terrain, notamment ce qu'on peut appeler la « googlisation » des usages (c.a.d. l'utilisation, voire aussi la connaissance, exclusive de Google comme seul outil de recherche), le « réflexe Wikipedia » (inutile de préciser ici !) et la tentation du « copier-coller », qui fait des ravages (50 à 60 % des étudiants, selon différentes enquêtes, pratiquent le copier-coller, sans citation bien sûr, dans leurs travaux universitaires !).

A cela il faut ajouter la méconnaissance croissante des sources et outils traditionnels des bibliothèques (catalogues, banques de données, etc.), l'absence de véritable culture informationnelle (c.a.d. par exemple la connaissance des méthodes et pratiques de la recherche d'information), et aussi ce qu'on pourrait nommer une certaine « inculture » technique et informatique, au moins dans les filières de sciences humaines. On touche d'ailleurs ici à ce qui apparaît de plus en plus comme un échec de l'école et de l'université, pour de très nombreux étudiants (au moins à partir du Master). Par « inculture technique » (et je ne mets aucune connotation péjorative là-dessous), j'entends, entre autres, aussi bien les représentations très vagues, souvent erronées, de ce qu'est internet, de ce qu'est un réseau, un outil de recherche, etc., qu'une méconnaissance assez générale des outils et des tendances actuelles de la recherche d'information. Par exemple la syndication de contenus ou les outils du web 2.0 restent encore majoritairement méconnus chez les étudiants de Master et de Doctorat, comme semblent le montrer les premiers résultats d'une large enquête sur les usages informationnels et les besoins de formation des doctorants de Bretagne. Cette enquête a été menée par les SCD de Bretagne et l'URFIST de Rennes, elle a touché plusieurs centaines de doctorants de toutes disciplines et les résultats sont en cours de dépouillement. Et elle fournira, je pense, de précieux enseignements sur les besoins de formation en Doctorat (nous communiquerons les résultats et leur synthèse au printemps). Certes il ne faut pas noircir inutilement le tableau et on observe également de grandes disparités, des usages très avancés ici, des compétences informationnelles en net progrès là, des

efforts de formation, etc.

Ce qui frappe le plus, à l'université, est sans doute la disparité, la diversité, l'hétérogénéité, à l'œuvre aussi bien dans les usages des étudiants que dans les formations qui leur sont proposées.

Et pour résumer les manques de la formation, je pense que celles-ci sont encore trop « orientées bibliothèques », si l'on peut dire, bien qu'elles évoluent également assez rapidement vers la prise en compte de la recherche d'information sur Internet.

Tu participes à l'organisation du plan de formation de l'URFIST Bretagne-Pays de la Loire, auxquels participent de plus en plus de documentalistes. Peux-tu nous dire quels devraient être à ton avis, les axes d'un plan de formation continue ?

Question difficile ! D'abord je ne peux répondre que partiellement, en fonction de mes propres domaines de travail et de recherche et je ne prétends nullement connaître l'ensemble des axes d'une formation continue, couvrant tous les aspects de la fonction des documentalistes !

Mais concernant les outils, les ressources et les usages du numérique, les principaux axes de formation pourraient être les suivants :

- les notions théoriques, les savoirs de base de l'information-documentation ;
- les innovations et les évolutions de la recherche d'information sur internet : évolutions techniques, mais aussi économiques, sociales, culturelles... ;
- la problématique de l'évaluation de l'information, dans ses différents aspects ;
- les nouveaux usages d'internet, notamment chez les jeunes, et les nombreuses questions et défis que posent ces usages (et « mésusages ») au système éducatif (problématique de Wikipédia, question des sources, éthique de la communication, etc.) ;
- la maîtrise des outils collaboratifs (wikis, outils bureautiques en ligne, etc.) ;
- les ressources, les outils, les potentialités de l'enseignement à distance, car il y a un immense chantier pas assez exploré et connu ;

On peut bien sûr en trouver d'autres, mais une formation approfondie sur ces questions serait déjà un grand progrès.

Mais au-delà des axes de formation, je voudrais souligner surtout un point essentiel, à savoir l'urgence et la nécessité absolue d'un plan de formation continue, régulier et systématique, qui devrait presque être obligatoire pour tous les enseignants-documentalistes en poste ! Car il faut relever ici une carence assez durable de l'Education Nationale, que les stages de l'URFIST ne font que pallier très partiellement. Pourquoi une telle affirmation ? Parce que les enseignants-documentalistes, faut-il le rappeler, sont, plus que toute autre catégorie d'enseignants (sauf ceux d'informatique), confrontés à un domaine en perpétuelle évolution. Et un documentaliste qui ne suit pas les évolutions techniques concernant les TIC se condamne à brève échéance ! Aucun autre domaine d'enseignement, hormis l'informatique à laquelle nous sommes indissociablement liés, n'a connu de telles révolutions en si peu de temps. C'est bien entendu une évidence que de rappeler ceci, mais la conséquence directe en est la nécessité, voire l'obligation, de la formation continue des enseignants-documentalistes, « tout au long de leur vie », selon l'expression consacrée. Et nous sommes encore très loin du compte, sur ce plan-là ! La formation continue repose trop souvent sur la bonne volonté, la curiosité, le dynamisme des individus, au lieu de faire l'objet d'une politique réellement systématique.

Dans le cadre de tes travaux de recherche, que vois-tu comme évolution des sciences de l'information et de la communication dans les années qui viennent ?

Question encore plus difficile et complexe que celle-là ! Et qui demanderait de trop longs développements. Il n'est pas possible de faire ici de la prospective sur les SIC (les Sciences de l'Information et de la Communication) et pour m'en tenir aux seules Sciences de l'Information, je « botterai en touche » en me permettant seulement de signaler un ouvrage collectif, qui répondra

peut-être à la question : il s'agit d'un livre en préparation chez Hermès (dont la parution est prévue à l'automne), coordonné par Fabrice Papy, enseignant-chercheur à Paris 8, et qui portera sur « *Les problématiques émergentes en Sciences de l'information* »[6].

Pour ne pas me défausser complètement, j'indiquerai néanmoins trois domaines de recherche pouvant intéresser particulièrement les enseignants-documentalistes :

- les travaux menés sur le document numérique, la « re-documentarisation » du monde, l'économie numérique, etc. ; il faut signaler par exemple la Conférence annuelle « *Document numérique et Société* »[7], dont la prochaine édition de novembre, pilotée par Ghislaine Chartron, portera sur « *Traitements et pratiques documentaires : vers un changement de paradigme ?* »[8] ;
- les recherches issues de la sociologie des usages, domaine très important dans les SIC ; beaucoup de chercheurs travaillent notamment sur l'observation et l'analyse des usages informationnels, des enfants, des jeunes, des étudiants, etc., et leurs travaux sont importants pour la connaissance des nouveaux publics ;
- les travaux, à la lisière de la recherche universitaire et du monde professionnel, sur les outils de recherche, leurs évolutions, leurs enjeux, etc.

Mais il faudrait citer aussi les recherches sur l'indexation du langage naturel, sur l'indexation et le traitement des images, sur les réseaux sociaux... La liste est trop longue ! Et je signalerai enfin le site de la SFSIC (Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication), pour en savoir plus : <http://www.sfsic.org/>

Quelles sont les évolutions du web2,0, des outils sociaux qui te paraissent intéressants pour notre profession ?

La quasi-totalité des outils dits « web 2.0 » (notion à manier avec prudence !) sont intéressants pour la profession. Par exemple :

- les outils de syndication et notamment les pages personnalisables, de type Netvibes, ainsi que les portails de flux RSS qui vont se développer ; il y a là un potentiel documentaire de premier plan dont les documentalistes et tous les professionnels de l'information doivent s'emparer, pour la veille, le signalement des sources, etc. ;
- les plates-formes de partage de signets (Del.icio.us, Ma.gno.lia, etc.), où les professionnels de l'information peuvent apporter tout leur savoir faire, en matière d'indexation et de signalement de ressources fiables. Sans compter les aspects pédagogiques très intéressants, sur lesquels travaille notamment Olivier le Deuff.
- Les plates-formes de partage de documents multimédias, comme réservoirs inépuisables de ressources en tous genres (vidéo, photos, diaporamas...) ;
- Les outils collaboratifs en ligne, comme les wikis, qui peuvent être d'excellents outils de coopération, mais aussi les outils bureautiques en ligne ;
- Les outils de géolocalisation.

Je reste plus circonspect et réservé sur les réseaux sociaux (Facebook, MySpace, etc.), quant à leur intérêt pour la profession. J'éprouve personnellement un certain nombre de réticences (pour ne pas dire plus !) devant cette « vague » des réseaux sociaux, l'idéologie de la transparence dont ils sont porteurs, les nombreuses dérives possibles... Le phénomène est certes très intéressant à étudier, mais je ne vois pas encore très bien quels usages intéressants ils peuvent offrir, au plan info-documentaire s'entend (qu'ils puissent servir au partage d'intérêts communs, de CV, etc., est une autre affaire...). Mais ma réserve vient aussi du fait que je ne les utilise pas, et j'attends que les collègues qui les pratiquent m'en démontrent l'intérêt ! En revanche, la formation des élèves à la culture informationnelle doit évidemment se saisir de ce nouveau phénomène, impressionnant par son ampleur (54 millions de personnes sur Facebook en janvier 2008 !).

Quelles sont les recherches que tu mènes aujourd'hui ?

Je travaille depuis quelques années sur la culture informationnelle sous tous ses aspects

(épistémologique, théorique, didactique...). J'ai plusieurs travaux en chantier, et des textes en cours de rédaction ou de publication consacrés à cette thématique. Je participe également, depuis sa création, à l'ERTé « Culture informationnelle et curriculum documentaire », pilotée par Annette Béguin à Lille 3 (pour en savoir plus sur l'ERTé, voir le site récemment ouvert : http://geriico.recherche.univ-lille3.fr/erte_information/). Dans le cadre de l'ERTé, nous préparons un colloque international sur « *L'éducation à la culture informationnelle* », qui aura lieu en octobre prochain à Lille (pour plus d'information, voir le blog du colloque : <http://ertecolloque.wordpress.com/>)

Enfin, toujours dans le cadre de l'ERTé mais aussi de l'URFIST de Rennes, s'est constitué, début 2007, un petit groupe de recherche, regroupant plusieurs collègues (enseignants-documentalistes, PRCE, doctorants, conservateur..) engagés dans des parcours de recherche : le GRCDI (Groupe de Recherche sur la Culture et la Didactique Informationnelles) (les enseignants-documentalistes apprécieront le clin d'œil !). J'espère vraiment que ce petit groupe d'une douzaine de personnes, pour le moment encore confidentiel et restreint, pourra devenir progressivement un pôle de réflexions, de recherches et de ressources pour ces deux thématiques indissociables : la culture informationnelle d'une part, la didactique de l'information d'autre part. Vous trouverez une page de présentation du GRCDI sur le site de l'URFIST de Rennes :

http://www.uhb.fr/urfist/?q=presentation_grcdi.

Le développement de la formation des élèves et des étudiants à la maîtrise de l'information a aussi besoin, et aujourd'hui plus que jamais, d'une dimension de recherche universitaire, pouvant donner à ce domaine encore mal défini une véritable légitimité, d'abord théorique et « scientifique », ensuite institutionnelle et professionnelle. Avec d'autres collègues, j'essaie de contribuer, dans la mesure de mes moyens, à ce vaste chantier passionnant.

[1] FADBEN. Les savoirs scolaires en information-documentation. 7 notions organisatrices. *Mediadoc*, mars 2007, 36 p.

[2] Pascal Duplessis. L'enjeu des référentiels de compétences info-documentaires dans l'Éducation nationale. *Documentaliste-Sciences de l'information*, 2005, vol. 42, n° 3, p. 178-189

[3] Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris : Aubier, 1989

[4] Notion théorisée par Bernard Stiegler.

[5] Je pense notamment aux travaux menés par Agnès Montaigne et Nicole Clouet, aux IUFM de Rouen et Caen, au travail mené depuis longtemps dans l'Académie de Nantes par l'équipe de Pascal Duplessis et Ivana Ballarini, aux réflexions en cours dans l'Académie de Toulouse et de Bretagne, etc.

[6] Livre auquel j'ai l'honneur de participer pour un chapitre sur la culture informationnelle.

[7] Voici un extrait de la présentation : « *La conférence « Document numérique et Société » lancée dans le cadre de la Semaine du Document Numérique 2006 de Fribourg se donne pour objectif d'apporter des éclairages sur les dimensions économiques et sociétales des documents numériques, dans le contexte élargi de leur définition, à travers l'observation de la boucle reliant la production à la réception (analyse des usages).* »

[8] Voir l'appel à communications sur le site de l'INTD : <http://intd.cnam.fr/>